Roland Collombien, ce Bagnard si libre

Autor(en): **Bosson, Pierre**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Générations plus : bien vivre son âge**

Band (Jahr): **- (2010)**

Heft 10

PDF erstellt am: **03.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-832043

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Roland Collombin, ce

Le vice-champion olympique de Sapporo est toujours aussi fou de ski.

Tenez, une idée: si vous avez envie de voir un médaillé olympique ailleurs qu'à la télé pendant les Jeux de Vancouver, du 12 au 28 février, il vous suffit de monter à Versegères (VS). Et d'aller dire bonjour à Roland Collombin, vice-champion olympique de la descente en 1972. Il ne mord pas. Dans son caveau, où on peut déguster des vins et manger une raclette, il aurait même tendance à régaler son monde.

Bernhard Russi dont on soulignait la classe et Roland Collombin qui passait pour un chien fou.

Ce qu'on a pu l'adorer, lui! D'ailleurs, où qu'il se rende en Suisse, les gens continuent de le saluer. «Ils me disent en général merci pour les bons moments qu'ils ont passés grâce à moi. Et ce qui m'étonne encore plus, c'est que même des jeunes me reconnaissent», explique Roland Collombin, qui aura 59 ans ce 17 février.

La médaille et la prison

Si sa popularité l'étonne, c'est peut-être parce qu'il n'a rien fait pour plaire. «Je n'ai jamais aimé qu'on me dise ce que je dois faire», rappelle-t-il, assis dans son caveau où trônent ses trophées et la paire de skis Rossignol avec laquelle il a gagné ses huit descentes de Coupe du monde. En 1972, aux Jeux de Sapporo pour lesquels il a été sélectionné in extremis, il a 21 ans quand il se classe deuxième derrière Bernhard Russi. Peu après, il part fêter sa médaille en ville avec le hockeyeur Jacques Pousaz. Les deux larrons feront si bien les marioles que le président de la Fédération suisse de ski, Adolf Ogi, sera bon pour aller les sortir de prison à cinq heures du matin. Naissance d'une légende. D'autant qu'à son retour du Japon, «la Colombe» envoie valser les officiels qui voulaient lui donner des ordres de marche. «Cette médaille n'est pas celle de la Suisse, ni la vôtre, c'est la mienne!»

La tronche. Avec ce jeune chamois, soudain, le cirque blanc tient son Cyrano. Panache fou du brave qui rigole face au danger et qui, suprême politesse, refuse de se prendre au sérieux. Quel descendeur, aussi! En 1973 et en 1974, il est le roi du monde. Il ne court pas, il vole. De Val Gardena à Garmisch, en passant par Kitzbühel, il ne laisse que des miettes à Russi, Klammer et compagnie. A Morzine, il fait mieux: «La veille de la course, il pleuvait des cordes et on était sûr que la descente n'aurait pas lieu. Avec Philippe Roux, on est parti faire les artistes jusqu'à 4 heures du matin. Mais le temps a fini par se lever et, avec le froid, la neige est devenue béton. La course pouvait se dérouler. Quand les entraîneurs nous ont réveillés, on n'avait dormi que quatre heures. Mais j'ai gagné et Philippe a terminé troisième.»

Roux, son voisin de Verbier, et lui se voient toujours. «Il est devenu comme un frère.»

Un petit coup de blanc?

On racontait à l'époque que cette tête brûlée, avant le départ, buvait son petit coup de blanc. Vrai? «Faux!, rétorque Roland. A ce niveau-là, on ne peux pas faire l'idiot. Si je faisais le guignol une demi-heure avant le départ, c'était pour évacuer le stress. Après, je devenais aussi nerveux que les autres.» Son image de je-m'en-foutiste, alors? «Ça, c'était pour la galerie. Une fois, c'était au Lauberhorn, je crois, un photographe voulait faire avant le départ la photo des trois favoris, Klammer, Plank et moi. Je lui ai lancé: «Bon, je me mets au milieu et comme ça tu n'auras pas besoin de descendre à l'arrivée pour faire le podium!» Résultat, j'ai gagné devant Klammer et Plank. Si je bluffais, c'était surtout pour déstabiliser mes adversaires. Personne ne s'en rendait compte, mais je m'entraînais en réalité comme un fou.»

Si on l'a tant aimé, serait-ce aussi parce qu'il a tant souffert physiquement? A Val-d'Isère, en décembre 1974, il tombe sur une bosse. Tassement de la colonne vertébrale et saison fichue. Il revient à la compétition une année plus tard, toujours à Val-d'Isères, et se fracasse pile sur la même bosse – qui porte désormais son nom. Direction l'hosto puis le Centre pour paraplégiques de Bâle. «Je me voyais déjà dans

Bagnard si libre

Mais il a découvert avec le temps qu'il aimait aussi autre chose: la vie tranquille.

Alain Wicht/LeLibertin

Il n'est pas devenu riche comme Bernhard Russi ou Franz Klammer. Mais Roland Collombin ne regrette rien.

une chaise roulante.» Dieu merci, la seule chose qu'il laissera dans cette chute, c'est sa carrière. Terminée alors qu'il avait 24 ans.

Ensuite? «J'ai beaucoup fait le con et j'ai claqué en cinq ou six ans tout mon pognon. Le maximum que j'avais gagné, c'étaient les 400 francs de ma paie d'apprenti. Tout à coup, avec le ski, je me suis cru millionnaire alors que je ne l'étais pas», raconte-t-il, les yeux plein de malice. Après, il a surtout rencontré une belle Québécoise. Sarah et lui se sont mariés et ont fait deux enfants, Emmanuelle et Pierre. Le chamois s'est plus ou moins rangé. Et s'est reconverti dans le commerce de vins et de minérales. «Ce qu'il y a de bien, maintenant, c'est que je gagne ma vie comme il faut sans devoir bosser beaucoup.» Il loue aussi des chambres d'hôtes, mais parle d'arrêter, «car c'est trop de boulot».

Un type heureux

A Versegères, il habite à côté de la maison où il est né. Il évoque avec émotion ses parents. En particulier sa mère, vraie mamma italienne, venue travailler en Valais après la guerre. L'hiver, c'est plus fort que lui, il skie toujours. «Je reste un enragé!» L'été, il adore monter à pied jusqu'à sa cabane perchée à 2600 mètres et qu'il a retapée. «Là-haut, je regarde alors le paysage et me dis que je suis un type heureux.»

Son authenticité, sa bonne humeur rugueuse, son amour de la nature et du calme en attestent: Collombin est un vrai Bagnard. Quoique il aime davantage le Val de Bagnes que les Bagnards. «Dans la région, les gens ont longtemps dit: "Russi c'est la classe et Collombin la catastrophe!" Si je vis ici, ce n'est donc pas pour les habitants, mais pour les paysages, la montagne, et parce que c'était déjà le pays de mes parents.» Il ajoute: «Russi a réussi, c'est vrai, et Klammer aussi. Eux, ils font mille choses. Mais quand on s'appelle et qu'on se raconte nos vies, ils me disent que j'ai de la chance et envient un peu ma tranquillité.» Collombin, côté sagesse, aura donc été aussi le plus rapide.

Il a compris avant les autres qu'entre être heureux ou réussir, il fallait choisir... **Pierre Bosson**